

qu'on peut observer chaque année, vers le 12 novembre, des milliers d'étoiles filantes, météores lumineux, suivant le vulgaire qui se croit savant, mais, suivant de plus doctes, éclats d'astres brisés, dont la poussière étincelante est ramenée périodiquement dans l'espace par une mystérieuse attraction.

Toujours est-il que l'auteur du voyage dont nous parlons se trouvait, en 1841, à la mi-novembre, en Californie, et qu'il n'y vit point de pluies d'étoiles; mais ses observations, pour être plus terrestres, n'en offrent pas moins d'intérêt. A la haute Californie touche le territoire qu'arrose l'Orégon. Les monts Rocheux, d'où se précipitent ses eaux, renferment, on le croit, des métaux dans leurs flancs volcaniques. Souvent de lointaines détonations troublent ces solitudes: — "esprits qui reviennent", disent les Indiens superstitieux; — "trésors cachés que la flamme transforme et révèle", disent les Américains ou les Canadiens, dans leurs trajets à travers ces chaînes escarpées. Les uns, partis du golfe du Mexique, remontent les grands cours d'eau jusqu'aux sources du Missouri, qui touchent aux montagnes Rocheuses; les autres, venus de Montréal ou de Québec, traversent les lacs, les fleuves, les déserts, les montagnes, et font, avant d'arriver aux bouches de l'Orégon dans la mer du Sud, un voyage de dix-huit cents lieues en quatre mois. Tous entreprennent ces longues pérégrinations à l'appât des fourrures que fournissent encore ces contrées. Mais trappeurs du Canada, chasseurs américains, engagés de la baie d'Hudson, agissent, plus ou moins, dans les intérêts de deux puissances, les Etats-Unis et l'Angleterre, qui convoitent cet immense territoire.

Le temps n'est plus où les provinces riches, unies, puissantes, de la royauté du Mexique pouvaient, sous une habile administration, s'opposer à d'aussi dangereux voisins. Affranchi du joug conservateur et salutaire de l'Espagne, le Mexique est rapidement tombé dans cet état d'affaiblissement, de pauvreté, d'impuissance, qu'entraînent les dissensions et l'anarchie. Point de productions, point d'activité au dedans; point de bonne foi, de dignité, de considération au dehors. Dirai-je ces régimens de trois cents hommes, et cette armée de vingt mille soldats recrutée parmi les malfaiteurs et qui compte vingt-quatre mille officiers? Dirai-je une nation de six millions d'hommes et les plus opulents territoires soumis au despotisme militaire de deux ou trois mille chefs ambitieux? Dirai-je cet Etat qui, avec douze cent lieues de côtes, a pour toute marine deux pyroscaphes, une golette et trois brigs; et ce budget dont les revenus n'atteignent pas 15 millions de piastres, dont les dépenses en exigent 18, et qui en donne 13 à la belle armée dont je parle; et cette dette de 270 millions de francs envers l'Angleterre qui saura bien où se trouver un gage; et ces débats avec les Etats-Unis qui, prompts à s'emparer du Texas, touchant, pressant le Mexique sur tous les points, pourront un jour, dans leur ambition gigantesque, s'étendre jusqu'à Panama et commander aux deux Océans?

Un homme d'un jugement sûr et d'une intelligence active, un courageux voyageur, un observateur éclairé, qui voit juste et voit loin, l'auteur du livre que j'annonce, chargé d'une mission par la France, a récemment visité la Californie, l'Orégon, le Mexique. Jamais voyageur n'embrassa plus d'intérêts divers. L'auteur a tout étudié: productions du sol, besoins industriels, état social, forces militaires, population des villes, gisement des côtes. Il indique aux navires l'écueil qu'il

faut éviter, les eaux profondes, les points de reconnaissance, les aiguilles et les ports favorables. Il dit aux négocians: "Voici les objets d'échange que vous offrira le pays: des cuirs, des fourrures, des perles, des métaux, beaucoup de métaux que la marine anglaise transporte avec de grands avantages. Voici les habitudes, les modes, les fantaisies, les préférences de la population: consultez ses goûts, non pas les vôtres: n'est-ce pas elle qui paie et vous qui vendez?" Il dit aux hommes d'état: Qui pourrait se méprendre sur l'importance de ces vastes contrées? Ne sont-elles point, par leur position même, appelées à prendre un grand rôle dans les transactions de tous les peuples?

Sous Louis XV, la paix honteuse nous a ravi le Canada. L'Empire a cédé la Louisiane, faute plus déplorable encore, sujet de regret plus amer, car nous n'abandonnions pas seulement un territoire, mais des prétentions, des espérances. Nous n'avons plus où poser le pied dans toute l'Amérique du Nord, tandis que les Anglais et les Etats-Unis se la partagent presque en entier. Serons-nous les seuls enfans de l'ancien monde déshérités dans ce partage du Nouveau? Ne regagnerons-nous jamais, par le commerce ou des transactions, ce que nous ont ravi nos revers ou nos fautes? Ces contrées ont de l'argent, de l'or; pauvres richesses puisqu'elles peuvent payer à peine les produits de notre active Europe! mais elles ont de fertiles vallées, de larges fleuves, d'immenses forêts, d'admirables ports, biens mille fois plus précieux que les métaux, et qui n'attendent, pour donner davantage, que les bras et l'intelligence de l'homme.

Les îles Sandwich, Taïti, les Marquises, dans la mer du Sud, sont placées comme des hôtelleries à moitié chemin du trajet entre l'Amérique du Ouest et l'Orient de l'Asie. Que des vaisseaux partis de l'Europe s'étonnent un jour de passer de l'Atlantique à la mer du Sud à travers Thuan-tepec ou Panama, ou bien que, doublant le cap Horn, ils cherchent un point de relâche en Californie avant de gagner la Chine, on sent de quel intérêt il est pour nous de bien connaître les provinces du Mexique. Ce sont donc ces provinces que l'auteur a pris soin de voir avec la plus curieuse attention. Il ne décrit point Mexico: qui n'a décrit la ville où régnait Montezuma! Mais il donne un avis motivé sur les différens projets de passage à travers l'isthme de Panama; puis, parcourant vers le nord les provinces du Mexique, il voit Jalisco bâtie sur les ruines d'une ville indienne et qui retrouve souvent, dans ses fouilles, des armes ou des divinités mexicaines; il voit Mazatlan et son port, lieux qui nous sont chers et pour ainsi dire connus: n'y avons-nous pas un ami? M. Adolphe Guérout, dans l'espoir d'être utile à la France, n'y a-t-il pas transporté sa famille? Que ces souvenirs de Paris lui parviennent et le consolent un moment dans son honorable exil!

Plus haut, dans la Sonora, tout rappelle à M. de Mofras le fabuleux pays d'Eldorado. Le bâton qui gratte le sol, dans la Sonora, en fait sortir, au lieu de cailloux, des grains d'or et des pépites dont quelques unes représentent parfois jusqu'à 50,000 fr. de valeur. Des chercheurs, non d'esprit, mais de richesses, avides de produits que fournit l'Europe, dépendent souvent en peu de jours, dans ces contrées, quatre ou cinq livres pesant d'or qu'ils doivent au seul travail d'une semaine. En face, dans la mer Vermeille ou de Cortès, se trouve le dangereux passage des îles: *sors si tu peux*, et la *paz* où chaque année de malheureux plongeurs sont dévorés par les requins. C'est à ce prix que les femmes de l'Europe se parent de perles.

Arrive enfin la haute Californie, où les jésuites et le gouvernement espagnol avaient fondé le plus admirable système de colonisation: système religieux par les missions, dont les couvens servaient d'école au christianisme; civil par les *pueblos* ou villages, où les Indiens s'essayèrent aux habitudes sociales; militaire par les *presdes*, c'est-à-dire les forts où missionnaires, colons et soldats trouvaient un refuge en cas d'attaque. Plus loin, sur les bords de l'Orégon, l'insatiable voyageur parcourt des lieux qu'habitent des Français canadiens, retrouve sous leurs cabanes la langue, l'hospitalité, la gaieté, les chansons nationales, et voit accourir de plusieurs lieues, des Français d'Amérique pour serrer dans leurs bras un *Français de France*! Ces explorations fort habilement dirigées ont-elles d'autre objet que d'ouvrir de nouvelles voies à notre industrie? Ne témoignent-elles pas ainsi d'une solitude active pour les intérêts nationaux.

Je ne suivrai cependant M. de Mofras ni sur les bords de l'Orégon, ni bien plus au nord, dans l'Amérique russe, près des chaumières fabriquées à la hache, qui forment la *Nouvelle Archangel*. Assez de lieux, de côtes, de fleuves, de mines, de métaux, de vallées: enfin montrez-moi l'homme, étudiez au moins aussi digne de l'homme; montrez-moi ses mœurs, ses sentimens, ses travaux, ses plaisirs, soit dans la demi-civilisation des Californiens, soit avec plus de force et de grandeur dans l'état sauvage des Indiens qui s'éloignent à regret de ces contrées et qui souvent reviennent les habiter ou les ravager encore.

Les Californiens descendent des anciens colons espagnols, mais ils en ont plutôt les vices que les vertus. Ils aiment le jeu, l'oisiveté, l'ivrognerie. On ne rencontre point de Californien qui ne porte dans les fontes de sa selle, à côté de ses armes, une bouteille d'eau-de-vie: "La bouteille pour l'ami, les armes pour l'ennemi," disent-ils. Un cheval est toujours sellé à leur porte. Fumeurs éternels, danseurs infatigables, chasseurs adroits, ils font des paris insensés sur la vitesse de leurs coursiers ou sur des combats d'ours et de taureaux. Moins oisives et bien plus intelligentes, les femmes ont conservé le beau type des paysannes espagnoles. La coupe de leur vêtement suit de loin les modes françaises. Les bas de soie, les souliers de satin sont de rigueur pour la grande toilette. Autant que leurs maris elles aiment la musique et la danse. Dansent-elles bien un certain pas qu'on nomme *el son*, et qu'on exécute seul, les piastres des *cavalleros* pleuvent autour d'elles, et souvent, au milieu de ces pas, sur la circonstance la moins prévue, elles improvisent avec esprit de galans couplets. Ne vous y fiez pas cependant; ces gracieuses bayadères sont de redoutables amazones qui domptent un cheval ou lancent le lazo aussi bien que le Californien le plus agile.

Qui ne connaît le *lazo*? Qui ne sait avec quelle adresse le Californien courant à cheval saisit, dans les nœuds redoublés d'un lacet en cuir, le taureau furieux, l'ours redoutable, et l'ôlan, le cerf, le chevreuil, malgré leur vitesse? Mais les animaux sauvages rencontrent souvent, dans ces solitudes, un ennemi plus à craindre encore. Par un temps calme, au milieu d'un jour pur, d'épais nuages voilent tout à coup la lumière; de leurs flancs noirs sortent des clartés sinistres: une chaleur étouffante les devance; on ne respire plus qu'un air embrasé. Le voyageur étonné cherche au ciel et demande à la terre les causes d'un si nouveau phénomène. C'est l'incendie dans les savanes. L'insouciance l'allume; les forêts, les taillis, les plantes desséchées l'alimentent. Souvent il dure des mois entiers, interrompant les communications de province à province. Malheur à celui